



AMERICA

CLAUS DREXEL

Le regard du documentariste s'attache aux oubliés de l'Amérique profonde qui votent Trump et s'agrippent à leur fusil comme à une bouée de sauvetage.



George est un barbu gras-souillet et souriant qui pose, tout fier, avec ses «jouets», comme il dit : une quarantaine de fusils et carabines, alignés contre les murs. Pas très loin, Sandy, ex-vétérante du Vietnam, perdue dans son vaste fauteuil, détaille les charmes d'un Ruger .22 à huit coups, qu'elle a baptisé « Beauté noire » et dont elle ne se sépare jamais...

Claus Drexel et son complice le photographe Sylvain Leser débarquent à Seligman, bourgade de quatre cent cinquante habitants au fin fond de l'Arizona – pas très loin, mais à l'écart, de la mythique route 66 – un mois avant les élections de 2016. « Quand cet hurluberlu de Donald Trump a été choisi comme candidat républicain, dit le réalisateur, j'étais tellement soufflé que j'ai

voulu aller sur place voir ce qui était en train de se passer. » Sur les deux candidats (mais une rare autochtone évoque tout de même le nom de Bernie Sanders, le candidat démocrate éliminé!), les opinions divergent. Mais une haine sourde et tenace poursuit Hillary Clinton, cette « meurtrière » dénoncée en chaire par le prédicateur de l'église du Calvaire. Tous la soupçonnent de vouloir s'attaquer au droit fondamental de chaque citoyen américain : porter une arme où et quand il veut. Le droit à l'autodéfense : on y revient toujours, dans l'Amérique profonde. Avec sa voix traînante, John le barman explique : « Je suis victime d'un mauvais coup. J'appelle la police. Elle met deux heures à venir, si elle vient. Vous m'enlevez mon arme, je ne suis plus protégé. » « Que faites-vous si un mauvais coucheur se présente? », lui demande le réalisateur. « Je le tiens en respect avec mon fusil », répond John. Et Lori la serveuse d'ajouter, dans un murmure : « et on le flingue »...

Claus Drexel a l'art de créer une empathie avec les êtres qu'il rencontre. On se souvient d'*Au bord du monde*, en 2014, où, dans un Paris nocturne éclatant de beauté, surgissaient des sans-

abri qu'il interviewait avec tendresse, au point d'en faire des héros de cinéma : la vieille dame, notamment, qui égrenait des souvenirs peut-être imaginaires ressemblait à la créatrice de *La Folle de Chaillot*, de Jean Giraudoux : la comédienne Marguerite Moreno.

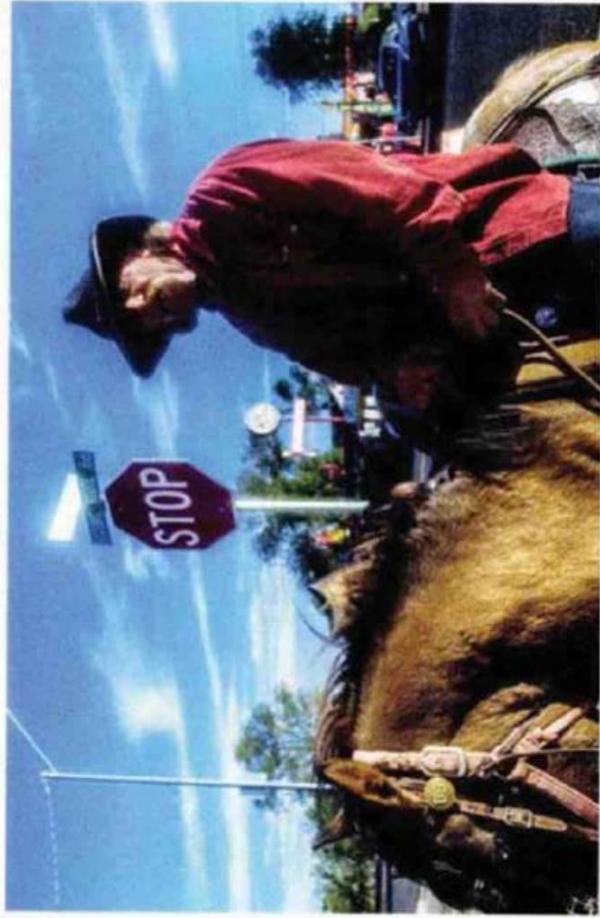
Les silhouettes d'*America* semblent, elles, sorties d'un film de Raoul Walsh ou de Howard Hawks. Les plans larges de Sylvain Leser cadrent les splendides étendues du Grand Canyon et traquent, à Seligman, les signes d'une grandeur perdue : mobile homes abandonnés, carcasses de voitures de luxe pourrissant au soleil. Le vote pour Donald Trump pourrait s'expliquer par le désir de ces laissés-pour-compte de croire, avec lui, grâce à lui, à un renouveau, une renaissance : la puissance de l'Amérique enfin retrouvée... New York est loin, avec ses contestataires mondains. Washington, tout pourri, avec ses politiciens affairistes. L'Amérique éternelle, celle des ex-pionniers et des derniers cow-boys, celle qui préférerait sûrement voir des profs armés que des élèves désarmés, est là. Fascinante et terrifiante... — **Pierre Murat**
| Documentaire français (1h22).



AMERICA

En s'immergeant au cœur de l'Arizona à la veille de l'élection de Donald Trump, ce documentaire capte brillamment l'âme de l'Amérique rurale.

Après *Au bord du monde*, où il donnait la parole aux sans-abri qui peuplent le Paris nocturne, Claus Drexel est parti à la rencontre des habitants de Seligman, petite ville d'Arizona traversée par la Route 66, au moment où l'Amérique s'apprêtait à élire Donald Trump. En écoutant attentivement ces citoyens ordinaires que la caméra ancre au cœur de paysages mythiques, le cinéaste dresse le fascinant portrait de rednecks cernés par la désertification et la peur du déclassement. À l'aide de grands-angles virtuoses, d'authentiques personnages de western prennent ainsi vie sous nos yeux : un jeune chauffeur qui ingurgite des bières plus vite que son ombre, une mamie armée jusqu'aux dents qui a connu plusieurs guerres... Leurs témoignages endurcis mais sincères rendent intelligibles des idées qui semblaient stéréotypées au premier abord ; convaincus que les armes à feu permettent de se protéger les uns les autres plutôt que d'accentuer la violence, ces électeurs ont logiquement été sensibles au retour de la grandeur américaine vantée par Trump. Et si l'on entend régulièrement la voix des deux candidats, Donald Trump et Hillary Clinton, leur visage n'apparaît jamais,



habile manière de faire du peuple du Far West le vrai héros du film. *America* évite donc soigneusement de juger ses personnages et préfère retranscrire la nostalgie d'une époque révolue. Car ces montagnes Rocheuses aux lignes éternelles ne pourront plus ignorer longtemps les mutations climatiques et politiques à venir. C'est cette vulnérabilité face aux assauts du temps que saisit magistralement Claus Drexel dans ce bout d'Amérique qui devient, le temps de 82 minutes, le centre de toutes nos préoccupations. ♦ DAMIEN LEBLANC

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *U-Turn, ici commence l'enfer* (1997),
Au bord du monde (2014), *We Blew It* (2017)



S. LESER/SDP

Made in USA

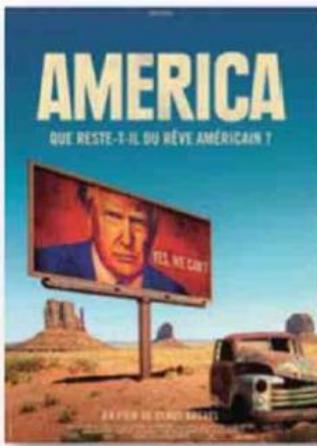
« Les gens sont mécontents de leur salaire, de leur assurance-maladie. Ils ne veulent pas d'une femme président ni d'un homme noir. » Voici l'un des témoignages que Claus Drexel a récolté et qui résume bien le propos de son documentaire *America*. En novembre 2016, le réalisateur allemand se rend dans la petite ville de Seligman, en Arizona, sur la mythique route 66, afin de saisir les impressions de ses habitants, à la veille d'un scrutin qui va marquer un tournant dans l'histoire américaine. Claus Drexel préfère miser sur la discrétion plutôt que sur un style provocateur à la Michael Moore. Et pourtant, les propos des personnes interviewées

font froid dans le dos. Ainsi, face à la caméra, une mère de famille affirme fièrement qu'elle a offert une arme à feu à son fils, alors qu'il n'avait que 5 ans. A certains égards, *America* peut faire penser à un film d'horreur, avec ces individus aux idées extrémistes, vivant dans les paysages fantomatiques de l'Arizona, qui, jadis, symbolisait le rêve américain. Malgré tout, Claus Drexel ne juge pas les personnes interrogées, comme celles ayant voté pour Donald Trump. Ce qui fait de cet *America* un film aussi intelligent que glaçant. **A. L. F.**

AMERICA

DE CLAUD DREXEL. 1H22.





Rolling Stone

America

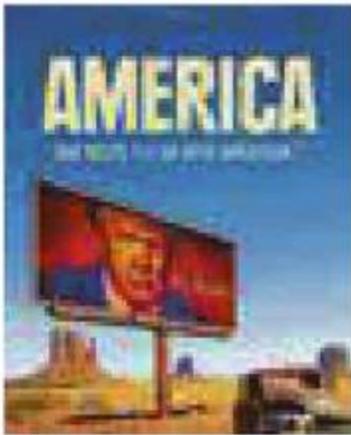
Réalisé par Claus Drexel



Fut un temps, Seligman se débrouillait pas trop mal économiquement, car la mythique Route 66 traversait la ville en son cœur. Mais bon, c'était avant que la Highway 40 permette aux gens pressés de la contourner. C'est en tout cas là, au beau milieu de l'Arizona, que Claus Drexel a posé sa caméra pour comprendre cette Amérique profonde, celle de ses "rednecks" qui vivent plus ou moins d'expédients pour certains, initient leurs mêmes aux armes dès leur cinquième anniversaire pour d'autres. C'est auprès d'eux que Drexel a cherché à comprendre par anticipation et quelques mois auparavant comment le pays a pu porter au pouvoir Donald Trump, sans conviction, voire contre leur propre intérêt, mais presque par bravade et avec une envie irrépressible d'envoyer un doigt d'honneur à tous ces politiciens qui, loin là-bas à Washington, les ont laissés pour compte, tous ces technocrates loin des réalités du terrain. Devant

cette caméra, ces sans-grades – d'aucuns, sous d'autres climats, auraient osé avancer "sans dents" – s'expriment librement, assurés de ne pas être jugés, ni même interrompus. Leur dureté, leur quotidien souvent désabusé, deviennent alors le fil rouge d'un documentaire à leur image : sec, rude, tranchant, sans détours, quoi qu'on en dise, quoi qu'on en pense, en "hauts lieux" ou ailleurs.

X.B.



DOCUMENTAIRE

America

de Claus Drexel. 1 h 22.

● Seligman, une bourgade de l'Arizona située à quelques encablures de la mythique Route 66. En ces lieux d'une banalité exemplaire, désertés au fil des décennies et des crises économiques successives, 450 habitants vivent avec les moyens du bord. En novembre 2016, alors que l'Amérique s'apprête à élire Donald Trump à la Maison-Blanche, le documentariste Claus Drexel — auteur en 2014 du remarqué « Au bord du monde », sur les SDF parisiens — a patiemment filmé ce coin d'Amérique parmi d'autres et a enregistré les paroles des autochtones qui, pour la plupart, ont accordé leurs suffrages à Trump lors de l'élection. Le désir de croire de nouveau en la toute-puissance des Etats-Unis, la haine pour les élites, incarnée par Hillary Clinton, le culte de l'autodéfense et la passion inusable pour les armes à feu... En donnant la parole à ces Américains de « base » et en filmant (remarquablement) les paysages sublimes d'Arizona, Claus Drexel signe un documentaire passionnant et un témoignage précieux sur l'Amérique d'aujourd'hui.

— *Olivier De Bruyn*

Les vestiges du rêve américain

— Le réalisateur d'*Au bord du monde*, magnifique documentaire sur les sans-abri à Paris, a planté cette fois sa caméra dans les sables de l'Arizona, sur la Route 66, au moment de l'élection présidentielle américaine.

— Il tire le portrait d'une Amérique pro-Trump fragilisée et nostalgique de sa grandeur passée.

America ★★★

de Claus Drexel

Documentaire français, 1 h 22

Il y a ces images familières de l'Amérique éternelle. Celles du mythe de la conquête par les pionniers. Celles aussi des westerns de l'âge d'or de Hollywood : Monument Valley, et ses roches rougeoyantes plantées en plein

désert, le Grand Canyon et ses replis géologiques sans fin. Et puis il y a Seligman (Arizona), 450 habitants, et sa population de déclassés, barmans, propriétaires de motels, fossoyeurs, cow-boys, vétérans de l'armée ou pensionnés. Un concentré de cette Amérique rurale peuplée de *Rednecks* qui a porté Donald Trump à la Maison-Blanche.

C'est dans ce lieu, dont l'unique caractéristique est d'être une halte sur la fameuse Route 66 reliant Chicago à Los Angeles, que

LA CROIX

Claus Drexel a planté sa caméra sept semaines durant au moment de l'élection pour tirer le portrait de quelques-uns de « *ces héritiers cabossés du rêve américain* ». En 2014, le cinéaste d'origine allemande nous avait éblouis avec *Au bord du monde* en partant à la rencontre des femmes et hommes qui dorment la nuit dans les rues de notre capitale.

Dans un Paris de carte postale, filmée dans toute sa magnificence nocturne, ces témoignages de sans-abri confiant la dureté de leurs conditions de vie étaient bouleversants, saisis à la juste distance, sans pathos ni misérabilisme. Les mêmes intentions sont à l'œuvre dans *America*. Des images splendides de paysages de far west contrastent avec la pauvreté de ses habitants, filmés en plans fixes dans leur environnement quoti-

dien. Pas de voix off, aucun commentaire. Il ressort de ce dispositif une galerie de portraits contrastés permettant de mettre des visages et des histoires derrière cette Amérique pro-Trump brandie souvent comme un tout indifférencié. « *Je suis parti en ethnologue, pas pour étayer une thèse, mais pour essayer de comprendre*, confie Claus Drexel. *Et j'ai découvert la dureté de la vie de ces gens, une dureté qui explique la rudesse dont ils font preuve eux aussi.* »

Dans cette région de chasseurs, où les hommes dépècent des carcasses de cerfs à l'arrière de leur pick-up, tuent les serpents à sonnettes dans leur jardin et où le premier policier est à deux heures de route, il sera évidemment beaucoup question d'armes et des raisons pour lesquelles ils défendent la liberté de les porter. De

l'Obamacare aussi, et des prélèvements financiers qu'il implique sur des salaires déjà tout petits. De la fierté enfin pour leur pays, malgré le sentiment que tout se dégingue. À Seligman, c'est la construction à la fin des années 1970 d'une *highway* contournant la ville qui a entraîné le déclin. Claus Drexel filme le long de la Route 66 les carcasses de vieilles voitures des années 1950 et 1960 reposant sur leurs essieux et les pompes à essence abandonnées comme autant de symboles de la fin du mythe d'une prospérité sans fin qui a longtemps bercé les Américains.

C'est moins l'adhésion aux valeurs de Trump jugé par certains « *ingérable* » qu'une nostalgie pour la grandeur de leur pays qui est exprimée dans ce documentaire. Des habitants qui vivent

repères

Un cinéaste couronné par le prix « La Croix » du documentaire en 2014



Photo Nicolas Spiess

Claus Drexel, réalisateur d'origine allemande, arrivé en France à l'âge de 3 ans, est né le 24 juin 1968.

Ce protestant marié à une catholique est le descendant de Martin Luther.

Formé à l'École supérieure de réalisation audiovisuelle (Esra), il a été ingénieur du son, directeur de la photographie avant de passer à la réalisation de courts métrages.

En 2008 il sort son premier long métrage, *Affaire de famille* avec André Dussollier et Miou-Miou.

En 2012, il dirige la mise en scène de la *Passion selon saint Matthieu* de Jean-Sébastien Bach au Cirque d'Hiver de Paris avec Didier Sandre dans le rôle de l'évangéliste.

Son premier documentaire, *Au bord du monde*, portraits d'hommes et de femmes sans abri à Paris, sorti en 2014, a été couronné par le prix *La Croix* du meilleur documentaire.

LA CROIX

« J'ai découvert la dureté de la vie de ces gens, une dureté qui explique la rudesse dont ils font preuve eux aussi. »

de plus en plus mal mais bossent dur, ne se plaignent pas et se sentent très éloignés de Washington. Ils seront d'ailleurs peu nombreux, le soir de l'élection, à se retrouver dans l'unique bar ouvert de la ville pour écouter les résultats. On y retrouve Corinne, ancienne beatnik et improbable supportrice de Bernie Sanders, dont on devine qu'elle a atterri là

après un parcours chaotique, prédire des jours apocalyptiques.

Il n'y a rien de vraiment original dans ce portrait de l'Amérique des déclassés. Mais la splendeur des images de Sylvain Leser, inondées de cette lumière crue de l'Ouest américain, la musique subtile d'Ibrahim Maalouf et la bienveillance du regard porté par Claus Drexel sur ces gens qui vivent « *au bord de l'Amérique* », en font un film empreint de beaucoup de justesse et de sensibilité. Une économie de moyens pour un grand documentaire.

Céline Rouden

CINÉMA

Un western derrière les images

Le cinéaste Claus Drexel nous emmène en Arizona à la rencontre de ces Américains que nous connaissons si peu.

AMERICA**Claus Drexel**

France, 1 h 22

En novembre 2016, les Américains vont élire leur nouveau président. La campagne fait rage. Le candidat Donald Trump incarne pour les progressistes du monde un clown de cauchemar pareil à celui né sous la plume de Stephen King. Claus Drexel, réalisateur de films, fictions et documentaires, metteur en scène, ne se satisfait pas des jugements qui se construisent à des milliers de miles de la complexité humaine. Pour *Au bord du monde*, il avait filmé les sans-abri parisiens. C'est en explorateur qu'il décide de se rendre aux États-Unis, quelque part sur la route 66, voie emblématique du rêve américain. Là se croisent les grands mythes de la conquête et de ses crépuscules. Le territoire des westerns et le laminage incendiaire de la contre-culture des années 1960. John Ford et Jack Kerouac. Surtout, des femmes et des hommes vivent, aiment et meurent dont nous ne savons pas grand-chose.

La terre rouille se fond au pourpre des couchers de soleil

D'un périple en Arizona, il y a quelque vingt-cinq ans, fusait des réminiscences. Le déploiement du paysage gigantesque sous un ciel sans fin. Et des communautés qui s'y ancrèrent à la poursuite des étoiles. De tous les choix possibles, ce sera Seligman, bourgade moyenne. La terre rouille se fond au pourpre des couchers de soleil qui rasant l'horizon. De nombreux commerces achèvent leur agonie sous des auvents déteints qui abritent la poussière. Les enseignes de motels affichent les places vides. La superbe des voitures de la fièvre industrielle des années 1950 s'est pétrifiée en carcasses enlisées. Les longs trains filent sans s'arrêter. Le drapeau national semble s'accrocher aux mâts avec la ténacité aveugle d'une armée fantôme. Sinon, ils flottent au cimetière des guerres ensablées.

Des femmes et des hommes vivent là. Beaucoup n'ont jamais franchi les frontières de l'État. Une station-service, des bars, toutes sortes d'intérieurs dans lesquels Claus Drexel va poser sa caméra en cadres

impeccables qui permettent que résonnent les longs échos de ce qui vient s'y inscrire. L'ensemble n'aurait pu être saisi autrement que par pans. En plans fixes, chaque parole se déploie et se tient. La cartographie de l'immensité recoupe celles de l'intime. Le tournage aura duré sept semaines, jusqu'à la soirée électorale retransmise à la télévision au-dessus d'un comptoir indifférent. La rencontre avec plusieurs personnages est agencée en deux ou trois rendez-vous. L'alternance contribue à créer des fils narratifs. Mike Burch, le fossoyeur, pense que, entre Hillary qui n'a jamais fait œuvre utile de son pouvoir et un Trump qu'il appréhende comme une bombe à retardement, pas de choix. Corinne Kurzmann, femme noire qui a mené des

combats historiques et élevé seule ses cinq enfants, soutient Bernie Sanders. Le patron de la station-service pense que la peine de mort devrait devenir une routine pour éradiquer les nuisibles. Derrière le ferrailleur philosophe qui croit et ne croit pas au retour de l'âge d'or, croupit une caravane sans roues. À l'église du Calvaire, le prêche contre Hillary Clinton vitupère le mal absolu.

Un ancien pasteur victime d'une attaque cérébrale qui lui a rongé la mémoire rassemble ses esprits pour condamner le port d'arme. La question est omniprésente. Une vieille dame dont le mari a été tué par balles soigne son Ruger 22 à l'instar d'une fille chérie. John et Lori n'envisagent pas d'autre moyen de se protéger des intrus,

c'est-à-dire tout le monde. Jenna, patronne d'un café, possède un arsenal. Son fils de 7 ans aussi. Enceinte de neuf mois moins quelques jours, Jenna sait qu'elle en dotera le bébé à naître. Le représentant local de la NRA (National Rifle Association) nous apparaît du coup comme un être de raison, tireur fiable qui conteste les armes de guerre. Claus Drexel respecte ses interlocuteurs. On peut sourire d'un immense étalon de plâtre dressé contre le désert où survivent les derniers cow-boys. L'attention s'éveille aux propos pleins de sagesse d'un Indien hopi. Les Hopis croient que l'humanité a déjà détruit trois mondes et que le quatrième et dernier doit être préservé. Un aspirateur couvre les vociférations radiophoniques de Trump. Un interminable train chargé de chars d'assaut traverse le champ. Il était temps de faire connaissance.

DOMINIQUE WIDEMANN